

Delly  
**Contes**



**BeQ**

Delly  
**Contes**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 423 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

# **Contes**

Édition de référence :  
L'Écho de Paris.

## **La fille de la Roussalka**

Dans le domaine de Matow, propriété des Sarounine, existait un étang aux belles eaux vertes, qu'entourait la sombre verdure des bois de pins. Il était la demeure de roussalkas, vives et légères, qui venaient danser sur les berges, aux soirs de lune. Si quelque promeneur, imprudent ou trop curieux, s'aventurait alors de ce côté, il était saisi, emporté dans la danse, puis entraîné par les fées des eaux dans leur aquatique demeure, d'où il ne revenait jamais.

Un soir, Ivan Petrovitch Sarounine, jeune et audacieux, vint jusqu'à l'étang et y surprit les roussalkas au milieu de leurs ébats. Il n'essaya pas de résister, quand elles l'entourèrent, et se laissa complaisamment emporter dans le tourbillon de leur danse. Comme il était beau et très charmeur, voilà que les fées, semblables en cela aux simples mortelles, se mirent à se

disputer à son sujet, chacune prétendant qu'il la trouvait plus belle que toutes les autres... Et tandis qu'elles discutaient ainsi, Ivan Petrovitch, saisissant l'instant favorable, leur échappa, entraînant la plus jolie d'entre elles, la plus timide aussi, car elle n'avait rien dit... mais ses beaux yeux couleur d'émeraude parlaient pour elle. Quant à Ivan du premier coup d'œil, il en était tombé amoureux. Aussi l'emmena-t-il aussitôt dans sa demeure. Et là, non sans peine, il obtint de sa mère l'autorisation d'épouser la jolie roussalka aux cheveux argentés, aux yeux couleur de l'onde.

Tout d'abord, ce fut un enchantement. Les deux époux s'aimaient tendrement et ne se quittaient pas... Mais au bout d'un mois, la roussalka commença de dépérir, devint d'humeur inégale et mélancolique. En vain son mari essayait-il de la distraire, et la comblait-il de cadeaux. Pâle et songeuse, elle faisait glisser entre ses doigts les pierreries, les bijoux de toutes sortes, et ne semblait avoir aucun désir de s'en parer.

Un matin, Ivan, rentrant d'une courte absence de vingt-quatre heures, ne trouva plus sa femme au logis. Personne ne put lui dire ce qu'elle était devenue... Mais il le devina aussitôt. La roussalka, saisie par la nostalgie du séjour aquatique, était retournée au milieu de ses sœurs.

Ivan courut au bord de l'étang et appela cent fois sa bien-aimée. Mais rien ne répondit à ses tendres supplications. La transfuge, assez mal accueillie, était retenue prisonnière dans une grotte profonde et n'entendait même pas les appels de son époux.

Désespéré, Ivan revint au logis. Peu après, il partit, alla s'engager dans l'armée qui combattait à cette époque contre les Turcs, et fut tué quelques mois plus tard, après avoir fait bravement son devoir.

Vers ce même moment, la belle roussalka mettait au monde une petite fille, qui avait les cheveux argentés de sa mère et les beaux yeux noirs de son père, Ivan Sarounine. Les fées des eaux, réunies en conseil, décidèrent qu'elle serait élevée parmi elles, et ne connaîtrait jamais son

origine paternelle.

Seize années passèrent. Naïa devenait merveilleusement jolie. Avec ses compagnes, elle commençait maintenant d'aller s'ébattre sur les berges gazonnées, aux soirs de lune. Mais tandis que les autres, insouciantes et légères, se livraient au plaisir du moment, Naïa, rêveuse, regardait autour d'elle, avec une curiosité inquiète, un désir chaque jour plus vif de voir ce qui existait au-delà de cet étang, sa demeure, et de ces bois sombres qui fermaient l'horizon.

Un soir, pendant que les autres roussalkas dansaient, elle s'échappa, traversa un bois de pins, puis de grands jardins fleuris, et se trouva près de l'habitation seigneuriale, tout illuminée, car on y célébrait aujourd'hui l'anniversaire de naissance du seigneur, Pierre Petrovitch Sarounine, frère aîné du défunt Ivan Petrovitch.

Il y avait, à cette occasion, quelques hôtes étrangers, entre autres le comte Serge Oranoff, lieutenant aux chevaliers-gardes, très riche, de très grande famille, et fort entouré par tous les Sarounine, car Pierre Petrovitch, fort ambitieux,

espérait lui faire épouser Lydia, sa fille aînée.

Mais Serge semblait rester insensible à la grâce piquante de la jeune personne, et accueillait toutes les avances avec une amabilité un peu ironique. Il n'ignorait pas le motif de ces emproprements, mais, Lydia ne lui plaisant qu'à demi, il jugeait plus loyal de ne pas encourager des espoirs qui ne se réaliseraient pas.

Or, tandis qu'il passait dans un des salons, il aperçut tout à coup, derrière les vitres d'une fenêtre, la plus délicieuse figure de femme qu'on pût rêver. De grands yeux foncés le regardaient avec un mélange d'effarement et d'admiration... Pendant un moment, l'étrangère et le bel officier se considérèrent ainsi. Serge, très ému, le cœur battant, songeait : « Je n'ai jamais rien vu d'aussi charmant ! »

Et tout à coup, il s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit, sortit sur la terrasse, dans l'intention d'aborder l'inconnue...

Mais elle s'enfuyait, si légère et si vive qu'à grand-peine il la rejoignit à l'extrémité des jardins.

Sans trop de difficulté – car Serge avait des yeux très doux, quand il le voulait – Naïa se laissa persuader qu'elle devait revenir avec lui jusqu'à la maison. Et, chemin faisant, elle lui confia ce que sa mère lui avait révélé, peu de temps auparavant, malgré la défense qui lui avait été faite... c'est-à-dire qu'elle était la fille d'Ivan Sarounine.

– C'est pour cela, sans doute, que je ne pouvais plus vivre parmi les roussalkas, ajouta-t-elle. Quelque chose m'appelait... un irrésistible désir de connaître la demeure de mon père s'emparait de moi...

Avec son plus séduisant sourire, Serge murmura :

– Ce quelque chose, c'était peut-être l'amour, petite roussalka ?

Naïa rougit, baissa les yeux... Un grand émoi s'emparait d'elle. Et Serge, déjà tout épris, lui dit tendrement :

– Vous n'avez rien à craindre, Naïa, je vous protégerai, toute votre vie, car je ne veux

personne d'autre que vous pour épouse.

Une telle résolution devait faire tomber les Sarounine du haut de leurs espérances. Néanmoins, ils n'osèrent molester la fille d'Ivan, sur laquelle veillait jalousement Serge, et ce fut Pierre Petrovitch qui la conduisit à l'autel, quand, peu après, fut célébré le mariage du comte Oranoff et de Naïa Sarounine.

Mais en secret le père et la fille conservaient contre la petite roussalka aux yeux noirs une terrible rancune et tous deux méditaient de se venger.

L'année suivante, les jeunes époux, sur leur invitation, vinrent passer quelques jours à Matow... Et un soir que la lune brillait, Lydia, profitant d'un moment où Serge se trouvait en conversation avec son hôte, emmena tout en causant la jeune comtesse vers l'étang.

C'était l'heure où les roussalkas sortaient de l'onde. Quand elles aperçurent Naïa, toutes s'élançèrent vers elle, avec des gestes menaçants. Lydia s'était enfuie, laissant la jeune femme qu'entouraient déjà les fées des eaux, prêtes à

l'entraîner vers les profondeurs aquatiques dont elle s'était évadée...

Mais l'une d'elles s'avança – la plus belle, dont les yeux couleur d'émeraude restaient tristes et semblaient toujours pleins de larmes. Elle étendit son bras d'une blancheur d'albâtre et dit d'un ton de prière :

– Laissez-la, mes sœurs... Elle est ma fille, il est vrai, mais pourtant, elle n'est qu'à moitié des nôtres... Ou plutôt, son âme et son cœur appartiennent à la race de son père. De même que je n'ai pu demeurer parmi les humains, elle, ici, languirait, périrait d'ennui. Laissez-la retourner vers ceux qu'elle aime, vers les joies et les douleurs de la terre.

Les roussalkas se consultèrent un moment. Enfin elles s'écartèrent, indiquant ainsi à Naïa qu'elle était libre. La belle roussalka enveloppa de son regard triste la jolie créature qui avait hérité de ses cheveux d'argent, mais qui, par ailleurs, ressemblait tant à son père. Puis elle se détourna, alla vers l'étang et s'y enfonça, suivie de ses compagnes.

Jamais plus, depuis lors, Naïa ne revit sa mère. Mais souvent elle se l'imagina pleurant son époux et sa fille, dans les profondeurs parées d'algues et de sable brillant, où la nostalgie de l'onde l'avait irrésistiblement rappelée.

## La petite

Dans une vieille maison de province, sise en une petite ville du Midi, elles étaient trois demoiselles à marier.

Trois demoiselles tout à fait au-dessus de l'ordinaire, vraiment !

Cora, brune, maigre, les yeux songeurs, coiffait ses cheveux noirs en larges bandeaux encadrant son front méditatif, – « un vrai front de savante ! » disait avec orgueil M<sup>me</sup> Valey, sa mère. Il était rare qu'on la trouvât sans quelque livre à la main, et, doctement, elle commentait Kant, Hegel, à l'ébahissement respectueux de son entourage. Car on ne parlait pas encore de guerre, à ce moment-là, et d'autres que les petites oies grises s'obstinaient à trouver claires les obscurités de la pensée allemande.

Estelle, peintre et musicienne, montrait un petit visage chiffonné entre deux gros bandeaux

de cheveux roux. « Montrait » n'est peut-être pas le terme exact, car en réalité, on ne voyait guère que les yeux, qui dévisageaient l'interlocuteur avec une tranquille audace.

Estelle trouvait « très amusante » la peinture cubiste, dans laquelle, depuis quelque temps, elle s'essayait avec succès, et elle « adorait » Wagner, – naturellement.

Georgette était la beauté de la famille – du moins, sa famille le disait. Blonde, fraîche, très élégante, elle passait pour la parfaite mondaine, adoptait les toutes dernières modes et s'en allait chaque année passer trois mois chez une cousine parisienne, « pour prendre le ton ». Quant à la quatrième... Mais celle-là n'était pas à marier. Fanette avait dix-huit ans, de beaux cheveux bruns qui frisaient aux tempes, un teint mat, très chaud, des yeux noirs rieurs et tendres. Venue aux lieu et place du fils attendu, après ce trio de filles, elle n'avait pas été accueillie avec enthousiasme. On l'aimait bien cependant. Mais quand les parents disaient en parlant d'elle « la petite » il y avait comme une vague rancune dans

leur accent, et même un peu de dédain.

Car tous – et ses sœurs en tête – la considéraient comme une fillette sans importance. Pensez donc, une « petite » qui a fait de bonnes études toutes simples, qui dessine le paysage – le vrai paysage, pas celui en cubes – et joue très gentiment du Mozart, qui se contente de blouses et de chapeaux faits par elle, trouve les jupes étroites « assommantes » et serait incapable de flirter convenablement !... Il n’y avait qu’à la laisser de côté, pour le moment. Quand ses aînées seraient mariées, on verrait à la déniaiser un peu, si possible.

En attendant, Fanette s’arrangeait très bien de sa tranquille existence, quelque peu en marge de celle des trois autres. Avec son chien, ses fleurs, quelques livres préférés, deux ou trois pauvres qu’elle allait gentiment voir, « la petitoune », comme disait Emmeline, la vieille servante, se trouvait pour le moment suffisamment heureuse.

Or, dans la petite ville, tomba un jour une nouvelle sensationnelle.

Le neveu de M<sup>me</sup> Jailly, Donald Ellins,

l'Américain multimillionnaire, allait venir passer une quinzaine de jours chez sa tante.

On le savait jeune, célibataire, de physique agréable. Aussitôt, des espoirs fous germèrent dans l'esprit des mères et des filles... mais nulle part autant que dans la maison Valey.

M<sup>me</sup> Jailly était une intime amie de la famille. Par elle, on connaissait toutes les qualités de Donald : force de volonté, intelligence des affaires, probité inattaquable. Avec cela, homme charmant, fort aimable, assurait la tante... Quant à sa fortune, elle ne pouvait qu'augmenter encore.

Le phénix, la perle des gendres et des maris !

Chacune de ces demoiselles songea, modestement : « C'est moi qu'il choisira ».

Et elles se préparèrent.. Cora relut ses chers philosophes, pour « épater » l'Américain, sans doute peu renseigné à ce sujet, car il était surtout homme d'affaires. Estelle répéta au piano des passages du « Crépuscule des dieux » et de « Tristan et Isolde », Georgette commanda une toilette à sa couturière parisienne et fit venir une

nouvelle poudre de riz dont on disait merveille.

Ainsi, toutes trois étaient parées quand, un après-midi, M<sup>me</sup> Jailly vint présenter son neveu.

Ce grand bel homme blond, un peu froid d'abord, mais dont le sourire et le regard étaient fort agréables, plut aussitôt à chacune... Quand à M<sup>me</sup> Valey, anxieusement, elle guettait l'impression première de l'étranger. Mais il se montrait aussi tranquillement aimable pour Estelle que pour Cora, que pour Georgette...

Habilement, la mère engagea une conversation particulière avec M<sup>me</sup> Jailly, ce qui permit aux trois sœurs d'accaparer Donald.

Alors Cora, un petit sourire de supériorité aux lèvres, parla de ses études, des philosophes allemands... M. Ellins les avait-ils lus ?

Donald se mit à rire, tandis que dans ses yeux bleus passait une lueur d'ironie.

– Les philosophes allemands ?... Oh ! non, mademoiselle ! j'ai autre chose à faire !... Et je me permettrais de vous conseiller plutôt d'autres lectures... celle de l'Évangile et des Pères de

l'Église, par exemple. Vous en retireriez plus de profit, croyez-moi.

Cora pinça les lèvres et garda un silence quelque peu dédaigneux en pensant : « Il n'est pas capable de comprendre... Mais peu importe ! Je le dominerai par la pensée, je serai l'intelligence de cet homme ignorant des hautes spéculations de l'esprit. »

À Estelle, qui faisait allusion à quelques toiles exposées au dernier Salon, et parlait avec une dévotieuse componction du « génial musicien allemand », Donald répondit en confessant, très hardiment, qu'il ne comprenait guère la musique wagnérienne.

– J'aime, avant tout autre, Mozart, ajouta-t-il.

Elle retint une moue de dédain, et dit avec un sourire d'indulgence :

– Vous avez les mêmes goûts que ma petite sœur, monsieur.

Quant à Georgette, il lui fallut reconnaître que M. Ellins n'entendait rien aux potins mondains et ne savait pas même discourir à tort et à travers

sur le livre à sensation ou la dernière pièce de X...

Cela n'avait que peu d'importance, au reste. Sa femme se chargerait de le représenter dans le monde.

Fanette ne parut pas, ce jour-là... Mais elle assista au dîner que ses parents offrirent quelques jours plus tard à M<sup>me</sup> Jaily et à son neveu.

Dès l'abord, elle le trouva très bien, cet Américain... Et il fallait penser que Donald, de son côté, la jugeait assez intéressante, car il la regarda souvent, avec une complaisance qui aurait frappé des yeux moins aveuglés que ceux de M<sup>me</sup> Valey et de ses aînées.

Aussi, énorme fut la stupéfaction, quand trois semaines plus tard – Donald avait prolongé son séjour et il était revenu plusieurs fois chez les Valey – M<sup>me</sup> Jaily vint demander pour son neveu la main de Fanette.

Oui, c'était « la petite » qui plaisait au richissime Américain !

Ces dames n'en sont pas revenues, d'ailleurs.

Et M<sup>lles</sup> Cora, Estelle, Georgette continuent

d'attendre les épouseurs, que leurs prétentions, non appuyées d'une grosse dot, effrayent quelque peu. Cora n'ose plus parler des philosophes allemands, ni Estelle du « dieu » de Bayreuth...

Quant à Georgette, elle a revêtu la tenue d'infirmière, qui lui sied, de l'avis unanime, et va faire chaque semaine ses deux demi-journées d'hôpital, en flirtant un peu, pour n'en pas perdre l'habitude.

Au delà de l'Océan, Fanette, en surveillant les ébats de sa petite fille, travaille pour les soldats de France et envoie à ses nombreux filleuls les chaudes gâteries qui leur adoucissent la dure épreuve.

## Le Chant de la Paix

Quand, aux beaux jours, Sonia ouvrait sa fenêtre et s'asseyait à côté pour travailler, le son d'un violon arrivait souvent jusqu'à elle.

C'était le voisin d'en face qui jouait : Michel Almesky, un jeune artiste qui faisait vivre sa mère aveugle avec le produit de ses leçons.

Artiste, il l'était jusqu'aux fibres. Et Sonia, en l'écoutant oubliait tout... Elle, la jeune fille timide et paisible, se sentait emportée dans les steppes au galop d'un cheval rapide... ou bien, frissonnante, pensive, écoutait de mystérieux aveux, murmurés par les cordes frémissantes. D'autres fois, des plaintes douces, un thème de mélancolie, varié à l'infini par le musicien, amenaient des larmes à ses yeux, et lui serraient le cœur. Il arrivait aussi que, sous l'archet, de sauvages mélopées, des accents de guerre se fissent entendre. Mais ceux-là, Michel les rendait

mal. Tandis que rien m'était comparable aux chants de douceur et d'amour, joués par lui...

Sonia aimait surtout l'un d'eux, calme, profond comme un lac tranquille, si beau dans son harmonieuse simplicité qu'elle eût voulu toujours l'entendre.

Elle ne connaissait le voisin que de vue. Il sortait presque chaque jour avec sa mère, une fois ses leçons finies. Soigneusement, il conduisait l'aveugle, qui s'appuyait tendrement sur lui. Tous deux se ressemblaient : pas très grands, un peu maigres, d'allure distinguée, les traits fins et la bouche pensive. La mère avait de beaux cheveux précocement blanchis ; ceux du fils étaient blonds, et il les portait un peu longs. De grands yeux bleus, rêveurs et doux, se posaient sur les gens et les choses avec quelque distraction... C'est ainsi que Michel, tout occupé de son art, n'avait guère remarqué la brune petite voisine, la fille du odeur Tetschef, qu'il croisait parfois dans la rue.

Et Sonia, toute jeune fille très réservée, n'aurait pas fait un geste pour attirer son

attention, quoiqu'elle eût tant de sympathie pour lui, et que son cœur battît de plus en plus fort, quand elle le rencontrait.

M<sup>me</sup> Tetschef disait parfois :

– On croirait que tu deviens rêveuse, Sonia ?...  
C'est une mauvaise habitude, mon enfant.

Un peu de rougeur montait au gentil visage, d'une printanière fraîcheur, une douce lueur passait dans les beaux yeux, bleus comme la fleur du lin.

M<sup>me</sup> Tetschef, qui voyait toujours en sa fille l'enfant d'hier, ne se doutait pas qu'elle était amoureuse.

Et puis, un jour, ce fut la chose terrible... On vit partir les jeunes gens appelés à défendre la patrie contre l'ennemi. Parmi eux se trouvait Michel Almesky, engagé dès les premiers jours. Cet artiste, ce fils dévoué, ce doux musicien était un ardent patriote. Et la mère, qui n'avait que cet enfant, qui l'aimait plus que tout, lui avait dit courageusement :

– Va, Michel, c'est ton devoir.

Les trois frères de Sonia partaient, eux aussi... Dans le logis où rôdait l'angoisse. M<sup>me</sup> Tetschef et la jeune fille travaillaient pour les ambulances. Près de sa fenêtre ouverte, Sonia cousait sans relâche... Mais le violon du voisin ne lui tenait plus compagnie. Elles se taisaient, les cordes frémissantes... Et « lui »... où était-il ? Que devenait-il ?

Souvent, elle voyait sortir M<sup>me</sup> Almesky, se rendant à l'église au bras d'une servante. Quand elle la croisait, il lui venait une envie folle de l'arrêter, pour lui demander des nouvelles de l'absent. Mais elle n'osait, la timide Sonia... Elle se décida seulement en apprenant, au début de l'hiver, que Michel avait été grièvement blessé.

La mère était partie près de lui. Quand elle revint, au bout de quelques jours, Sonia l'aborda, un matin, et posa la question qui tremblait sur ses lèvres, en expliquant :

– Je suis la fille de vos voisins d'en face, et j'aimais tant son violon !

M<sup>me</sup> Almesky eut un cri de douleur :

– Il est aveugle, mon Michel !... Aveugle, aveugle !

Et des larmes glissèrent des yeux sans regard, sur le pâle visage altéré.

À dater de ce jour, Sonia et la mère de Michel se parlèrent souvent. Puis M<sup>me</sup> Almesky demanda que la jeune fille vînt la voir. Sonia travaillait près d'elle, lui lisait les lettres que faisait écrire le jeune homme à sa mère. Il disait toujours : « Je suis courageux, maman, je suis tranquillement résigné... Puis j'aurai mon cher violon, mon ami, mon compagnon... et vous surtout, ma mère très aimée, que j'avais rêvé d'entourer de bien-être. Mais je trouverai bien une place d'organiste et nous vivrons, petitement, le moins mal que nous pourrons. »

La mère soupirait :

– Ah ! mon pauvre, Michel !... Oui, ses projets d'avenir sont brisés... Il avait composé de si admirables choses, en ces dernières années !... Son « Chant de la Paix », surtout.. Vous avez dû l'entendre, Sonia ?

– C’est probablement celui que j’aime tant !... si beau, si consolant !

Un jour, enfin, Michel revint chez lui. Il était résigné, comme il l’avait dit. Mais quelque chose, en lui, se trouvait changé. À sa douceur, une énergie virile se mêlait. Quand il reprit son violon et se mit à improviser, des notes ardentes, des phrases vigoureuses et profondes s’échappèrent des cordes vibrantes... Et la mère pensa : « Il a vu des choses terribles, qui sont restées dans sa pensée. »

Sonia et lui avaient fait connaissance. Il la remercia pour le réconfort qu’elle avait donné à sa mère. La jeune fille, en dissimulant autant qu’elle pouvait son émotion, répondit qu’elle avait été heureuse... bien heureuse de le faire. Et Michel après son départ dit à M<sup>me</sup> Almesky :

– Elle a une voix que j’aime.

Sonia continuait de venir presque chaque jour chez les deux aveugles. Elle leur faisait la lecture, puis écoutait le violon de Michel... Le jeune homme semblait se plaire à cette douce présence féminine. Sa main serrait longuement les petits

doigts frémissants, à l'arrivée puis au départ de la visiteuse.

– Faites-moi votre portrait, Sonia Alexievna ? lui demanda-t-il un jour.

Elle se récusa, en rougissant. Vraiment, elle ne saurait pas...

Il dit en souriant :

– Eh bien, je vais vous aider... Brune, ou blonde ?

– Brune.

– Un joli teint ?... des yeux bleus ?

– Oui.

– Pas bien grande, et mince, très souple ?

– Oui encore.

– Bien... Cela me suffit parfaitement pour me figurer ce que vous devez être.

L'accent du jeune homme fit rougir encore plus Sonia. Et en rentrant au logis, elle emporta le souvenir du visage ému, qui tout à coup s'était attristé.

« Peut-être m'aime-t-il ? pensait-elle. Mais il ne veut pas me le dire, à cause de sa situation. »

Le lendemain, Sonia eut une longue conférence avec ses parents. Ceux-ci lui déclarèrent : « Nous te bénissons, ma fille. Fais ce que tu voudras. »

– Elle se rendit chez M<sup>me</sup> Almesky, s'agenouilla près d'elle en lui baisant la main et demanda, la voix toute tremblante :

– Madame, voulez-vous que je sois votre fille ?

L'aveugle eut un cri de joie, et lui ouvrit les bras.

– Ah ! enfant, enfant, c'est mon rêve que vous réalisez là !

Puis elle appela :

– Michel !... Michel ! Le jeune homme arriva en tâtonnant un peu. Sur un signe de la mère, Sonia lui prit la main. D'une voix que le bonheur étranglait, M<sup>me</sup> Almesky lui dit :

– Voici ta fiancée, Michel.

Il balbutia :

– Vous voulez ?... vous voulez bien ?

– Oui, Michel, je serai votre guide et votre amie fidèle. Mon père nous fera une rente de quatre mille roubles... et s'il le faut, je travaillerai pour vous. Ce n'est que trop juste, puisque vous avez perdu vos yeux au service de la patrie !

Puis, troublée de cet aveu, mais jugeant qu'elle devait le faire pour montrer à Michel que l'amour avait précédé le dévouement, elle ajouta :

– Je serai très heureuse... car voici longtemps... depuis que j'entends votre violon... voici longtemps que vous m'êtes cher, Michel.

En causant quelques jours plus tard avec son fiancé, Sonia lui dit :

– Je ne vous entends plus jouer le Chant de la Paix. Pourquoi cela ?

Le visage de l'aveugle s'assombrit, et il murmura :

– Oh ! la paix, la paix je ne peux plus, maintenant ! J'ai trop connu de visions douloureuses, trop d'agonies, trop de misères !...

Il faut qu'elles s'effacent, peu à peu. Il faut que la terre ait absorbé tout le sang, et que la Bête soit abattue. Alors, je vous le redirai, le Chant de la Paix... mais jamais plus comme avant, comprenez-vous ?... jamais plus avec un cœur si calme, Sonia !

## La Ronde sous les eaux

Dans une des plus pittoresques parties du Périgord, au milieu des grands bois séculaires, s'élevait au temps jadis un vieux château-fort où vivait le comte Ferry avec sa famille, composée de sa femme, la comtesse Léonore, et de ses trois filles, Rosalinde, Agnès et Lyll. Ferry appartenait à une vieille race glorieuse, dont l'origine se perdait dans des lointains fabuleux. Un de ses ancêtres, assurait-on, avait épousé une ondine, et ceci expliquait les yeux couleur d'aigue-marine, les cheveux argentés et la grâce enjôleuse qui se retrouvaient, à chaque génération, chez une femme de la famille.

Ferry, comme ses aïeux, comme son père, était un prodige. Héritier d'un patrimoine fort diminué, il finissait de le gaspiller joyeusement, aidé en cela par sa femme, la brune Léonore, qui avait apporté de la petite cour du Midi d'où elle

venait le goût du luxe, du plaisir, et aussi celui des lettres. Poètes, ménestrels, troubadours, étaient accueillis avec enthousiasme dans le vieux château. Très tard dans la nuit, on entendait réciter de longs poèmes et résonner la viole, tandis que tous, maîtres et serviteurs, parcouraient la main dans la main, en farandoles joyeuses, les grandes pièces sonores dallées de pierre grise. Ou bien, on formait des rondes, et jusqu'à l'aube on dansait, éperdument.

Car la danse était la passion de la châtelaine, et elle l'avait communiquée à ses filles. En vain Dom Thiébault, le vieux chapelain, lui rappelait-il ses devoirs de chrétienne et de mère. Léonore n'écoutait rien. Elle dansait, dansait, entraînant Rosalinde, Agnès et Lyll dans de folles sarabandes, communiquant sa frénésie à ses suivantes, et aux plus humbles des servantes elles-mêmes.

Pendant ce temps, la ruine et la misère se préparaient à pénétrer dans le vieux château tout vibrant de rires et de chansons.

Des trois filles du comte Ferry, Lyll seule

avait hérité des yeux verts et des cheveux argentés de l'aïeule aquatique. Aussi, délaissant le prénom de Magdeleine qui lui avait été donné au baptême, l'appelait-on du nom qui était celui de l'ondine, dans la chronique fabuleuse de sa famille. Lyll... Nom léger, mystérieux, comme la jolie petite créature qu'il désignait. Lyll, délicate, vive, enjôleuse, avait des allures de lutin. Quand elle courait à travers les bois, il semblait que ses pieds si petits effleuraient à peine la terre ou l'herbe. Et quand elle dansait, rien n'égalait sa grâce légère et le charme à la fois vif et doux de ses mouvements.

Ses sœurs, moins fines, moins jolies, brunes comme leur mère, la jalousaient un peu. Mais elle était la préférée de ses parents, et aussi de tous les serviteurs, car si, encouragée par l'exemple de son entourage, elle aimait trop la danse et le plaisir, son cœur restait délicatement bon, charitable envers les plus humbles, et contenant le germe de qualités charmantes dont une atmosphère trop frivole n'avait pas permis jusqu'ici le développement.

Un matin d'été, Lyll s'éveilla avec le désir d'aller s'asseoir près du lac, toute seule, pour rêver comme elle aimait à le faire parfois. Quand sa chambrière l'eût revêtue d'une robe de laine blanche, et coiffée d'un léger béguin brodé de petites perles, elle sortit du château en cachette – car on lui défendait de s'engager seule dans la forêt. Mais le lac était tout proche et Lyll, ayant fait plusieurs fois déjà cette escapade, se persuadait volontiers qu'elle n'avait rien à craindre.

Elle s'en fut d'un pas alerte, sous les arceaux de verdure qui répandaient sur elle une ombre verte. Toute blanche avec ses cheveux argentés flottant sur ses épaules, elle semblait une délicieuse petite fée de la forêt.

Dans un éblouissement de lumière, le lac apparut bientôt. Alimenté par de nombreuses sources, il était fait d'une eau vivante, d'un beau vert ardent qui palpitait jusqu'en ses profondeurs. Il était le lieu d'habitat des grands roseaux souples, qui poussaient sur ses bords, des nénuphars, blancs, roses, couleur de soufre, de

longues algues insidieuses, et aussi de la gent alerte des poissons, qui fendaient l'onde lumineuse incessamment.

Lyll s'assit tout au bord, sur l'herbe épaisse. Comme l'air était frais, parfumé, à cette heure matinale ! Et quelle merveilleuse lumière se répandait sur le lac tel un rutillement d'or liquide !

De cette eau, disait-on, était sortie l'autre Lyll, l'aïeule, l'ondine, pour suivre celui qu'elle aimait. Peut-être des créatures semblables à elle vivaient-elles encore là, dans ces profondeurs aquatiques. Lyll se le demandait avec un peu de perplexité. Dom Thiébault, interrogé un jour par elle, lui avait affirmé que ce n'était là que légendes. Elle cherchait à se le persuader – sans y parvenir. Car autour d'elle, au château, tous croyaient fermement à l'existence de ces êtres mystérieux, fées, ondines, malins farfadets, enchanteurs perfides.

D'un regard curieux et charmé, elle s'intéressait au mouvement de la vie, parmi les petits êtres qui pullulaient ici, autour de l'eau dans la chaleur du soleil. Toujours, elle avait

aimé à suivre des yeux le vol des libellules, des longues demoiselles, la danse enivrée des petites mouches brillantes, dans la lumière, la fuite glissante et preste des lézards, entre les pierres chaudes, saturées de soleil. Puis elle fermait les yeux et pensait au ménestrel qu'elle entendrait, ce soir, à Claudet, le vieux joueur de vielle, qui connaissait des airs si vifs, avec lesquels il eût fait sortir les défunts de leur tombe, assurait-il. Jamais Lyll ne dansait mieux que lorsqu'il jouait. Aussi se réjouissait-elle aujourd'hui qu'il eût promis de venir, précisément ce soir.

Il était là, la semaine précédente, quand le comte Ferry, avec de grands honneurs, avait reçu le prince Geoffroy, son suzerain. Le prince était jeune, aimable, plein de charme. Il avait conduit lui-même la farandole, en donnant la main à Lyll. Puis il était parti le lendemain. Et Lyll conservait le souvenir de ses beaux yeux noirs, fiers et vifs, qui s'étaient adoucis en la regardant, et du sourire qu'il avait eu en lui disant : « Au revoir ».

Elle pensait au prince Geoffroy, à la danse, aux ondines, et les minutes passaient,

délicieusement. Un air de plus en plus léger et parfumé caressait le visage de Lyll. Il semblait à la jeune fille que la lumière devenait ardente, et que le lac changeait d'aspect... Oui, positivement, une vie plus intense l'agitait. Qu'était-ce que tous ces remous, se prolongeant jusqu'aux bords en longs frémissements ? Qu'était-ce ?...

Une exclamation s'étouffa dans la gorge de Lyll. Surgissant des eaux, un visage se montrait – un visage de femme, d'un blond pur, entouré de longs cheveux argentés semés de perles. Puis le buste apparut, et le corps tout entier, vêtu d'une robe faite de longues herbes aquatiques, tressées de perles et d'émeraudes. Près de cette apparition, d'autres s'élevaient, d'un mouvement lent, belles femmes aux cheveux couleur de clair de lune, aux yeux verts et mystérieux comme les eaux profondes. Elles se dressaient, étincelantes de mille feux sous le soleil, et elles venaient vers Lyll stupéfaite, émerveillée. Bientôt, la jeune fille les vit tout près d'elle. La plus belle qui portait sur son front un diadème fait de gemmes éblouissantes, se pencha vers Lyll et lui prit la main.

– Viens, petite fille, viens dans notre palais. Tu es de notre famille, nous voulons t’admettre parmi nous. Viens, Lyll, petite ondine. Je suis ta reine, j’ai des droits sur toi.

La voix était douce, insinuante, claire comme le son du plus fin cristal. Lyll était incapable de résister. Elle se leva, et aussitôt les fées des eaux l’entourèrent, l’entraînèrent. Avant d’avoir pu réfléchir elle enfonçait dans l’eau glauque et tiède, au milieu des ondines.

Chose étrange, elle avait une impression de parfaite quiétude. D’un œil intéressé, elle suivait les évolutions des poissons, tout près d’elle, elle admirait les perles qui ornaient la chevelure d’une jeune ondine. Puis elle retint un cri de ravissement. Un sol de sable fin, blanc comme une neige très pure, apparaissait à son regard. Une grotte s’ouvrait, couverte d’algues à l’extérieur, décorée à l’intérieur de concrétions formant les plus fantastiques sculptures. Une lumière pâle, argentée comme un reflet de lune, éclairait cette demeure. Et la reine des ondines, prenant la main de Lyll, dit avec bonté :

– Voici notre palais. Tu y es la bienvenue, petite Lyll.

Aussitôt, s'éleva un son très doux, d'une pureté merveilleuse. Puis d'autres se mêlèrent à lui, et ce fut l'harmonie la plus ravissante. Jamais Lyll n'avait rien entendu de semblable. Quels instruments inconnus, quelles harpes mystérieuses se cachaient dans les profondeurs noyées de cette caverne ?

Autour de Lyll, les ondines glissaient lentement, en balançant leurs corps souples. L'une d'elles avait le buste enserré dans une cuirasse faite d'algues pâles tressées et mêlées d'émeraudes, de telle sorte qu'à chacun de ses mouvements, il se détachait d'elle des étincelles vertes, éblouissantes. Des nénuphars blancs ornaient ses cheveux, et autour de son cou s'enroulait une petite anguille de roche à la peau argentée, brillante comme un joyau.

La reine tenait toujours la main de Lyll, et voici que toutes deux se mirent à glisser, à se balancer, comme les autres. Lyll se sentait devenir incroyablement légère. La reine disait

avec son sourire enjôleur :

– Tu es bien des nôtres, petite Lyll. Il faut que tu restes parmi nous.

Un chant s'élevait maintenant. Il s'échappait des lèvres de l'ondine à la cuirasse d'émeraude. Chant étrange, doux, captivant, tel qu'on n'en peut entendre sur la terre. Lyll ne s'étonnait plus de ce qu'elle avait ouï dire : que les ondines, par les soirs de lune, attirent les humains vers les bords du lac et les charmaient si bien qu'ils s'enfonçaient dans l'eau, semblable à un miroir d'argent, sur laquelle étincelaient les émeraudes et les perles qui ornaient les cheveux pâles couleur de lune. Alors les fées des eaux les enserraient de leurs bras blancs comme des nénuphars, et les entraînaient en chantant vers leur royaume d'où jamais ils ne revenaient.

Maintenant, les mains des ondines se joignaient, elles glissaient en une longue chaîne souple, serpentante, autour de la grotte doucement éclairée. Et Lyll glissait avec elles, entraînée par la reine. Elle allait, allait, grisée, heureuse. Puis la chaîne se noua aux deux

extrémités. Ce fut alors une ronde, lente, balancée, enivrante. Lyll tournait, tournait... Et c'était, autour des ondines, un étincellement féerique, dans la clarté bleuâtre de la caverne aquatique.

Tout à coup... horreur ! Un animal fantastique se dressait, effrayant, montrant des crocs aigus et attachant sur Lyll des yeux jaunes, d'où sortaient des flammes. Lyll essaya de crier, mais sa gorge ne put émettre aucun son. Autour d'elle, les ondines s'enfuyaient, disparaissaient dans des retraites mystérieuses. Lyll se trouva seule, devant ce monstre, qui continuait à la couvrir de son regard flamboyant.

Elle n'osait faire un mouvement. Il lui semblait qu'une paralysie subite l'attachait au sol...

Une voix mâle et sonore appela :

– Vic !

Le monstre remua, se redressa. Lyll vit qu'il était velu, et qu'un museau s'allongeait entre les yeux de feu. Deux oreilles pointues s'agitèrent.

L'être fantastique bondit... mais non sur Lyll. La voix déjà entendue dit impérativement :

– Allons, reste là ! Ne lui fais pas peur !

Et Lyll vit s'avancer un jeune homme richement vêtu, en qui elle reconnut aussitôt le prince Geoffroy.

Elle eut une exclamation de joie :

– Ah ! Je suis sauvée !

Geoffroy se mit à rire – et quel beau rire sonore et jeune il avait !

– Mais vous n'avez pas été en danger, que je sache ?

– Oh ! Si, si !... Cet animal terrible !

– Ce n'est que Vic, mon bon chien. En vous éveillant, vous avez été saisie de le voir devant vous.

– En m'éveillant ?... Mais je n'ai pas dormi ! Je dansais... Oh ! Je dansais si bien ! Si vous saviez quelle ronde merveilleuse !

– Vous dansiez ? Une ronde ? Que voulez-vous dire ?

Très intéressé, le prince s'asseyait près de Lyll. Et elle lui conta son séjour au palais des eaux, elle lui décrivit les ondines, parla de la musique mystérieuse, de la danse que l'apparition du monstre avait interrompue...

Geoffroy écoutait en souriant. Il regardait d'un air charmé le joli visage, où les yeux aux teintes d'aigue-marine étincelaient d'enthousiasme rétrospectif. Et il demanda :

– Vous aimez beaucoup la danse, petite ondine ?

– Oh ! Beaucoup, beaucoup ! Je voudrais danser toujours, toute la vie !

Les yeux noirs changèrent d'expression, devinrent sérieux, très profonds. Le prince dit avec douceur mais fermement :

– La vie n'est pas faite pour danser, Lyll.

Elle le regarda, surprise, intimidée de ce changement. Cette parole, Dom Thiébault la lui avait dite un jour. Mais elle ne l'avait pas écoutée. Car la comtesse Léonore déclarait en riant : « Dom Thiébault est vieux, c'est un

homme d'Église, il n'a que des conseils ridiculement austères à nous donner. »

Mais le prince Geoffroy, lui, était jeune, il n'avait pas prononcé de vœux, comme le chapelain, et sa petite cour n'était pas un monastère. Cependant, il disait la même chose que le prêtre, et sa physionomie devenait très grave, Lyll se sentait impressionnée. Elle murmura :

– Vous trouvez que c'est très mal ?

– Oui, quand on ne voit, comme but de la vie, que le plaisir. Vous pouvez mieux que cela, Lyll. Votre âme est très pure, très bonne, capable de nobles et belles choses. Cela, je l'ai vu dans votre regard. Ne profanez pas ces dons de Dieu. Dites-moi, petite Lyll, que vous danserez moins, et que vous penserez un peu plus à tous ceux qui pleurent, à tous les devoirs qui sont vôtres ?

Les yeux noirs étaient doux, bien doux. Et Lyll, toute pénétrée d'émotion repentante, promit aussitôt...

Alors Geoffroy lui prit la main et dit avec son

beau sourire :

– Je vous y aiderai.

Le même jour, le prince Geoffroy demanda au châtelain la main de sa plus jeune fille. Il y eut grand émoi et une allégresse dans tout le château. Jamais telle occasion de réjouissances ne s'était vue depuis longtemps. Les fêtes commencèrent, pour se succéder jusqu'au mariage. Ferry et Léonore jetaient aux quatre vents du ciel les restes de leurs biens. On dansa, dansa, avec frénésie. À la lueur des torches, les farandoles parcoururent le château, les rondes tournèrent dans les salles immenses. Et c'était un délire, auquel nul n'échappait – sauf toutefois Lyll et Geoffroy.

Lyll tenait sa promesse. Elle dansait moins, et seulement quand, d'un regard, elle avait consulté son fiancé. C'était un dur sacrifice, et plus d'une fois ses petits pieds frémissants faillirent l'emporter vers le tourbillon joyeux malgré tout. Mais quel courage n'aurait-elle pas eu pour contenter son cher prince Geoffroy !

La cérémonie nuptiale se célébra en grande magnificence, à la cour du prince. Les vieilles chroniques nous apprennent que Geoffroy et Lyll formèrent toujours un ménage très uni, et que la jolie princesse aux yeux d'ondine fut la providence de ses sujets, qui la chérissaient. Elles ajoutent aussi que Lyll, plus d'une fois, se rappela son séjour dans la demeure des ondines, la musique merveilleuse qui lui faisait dédaigner, maintenant, la vielle du vieux Claudet, et la ronde fantastique sous les eaux, dans la clarté pâle de la caverne, parmi les ondines couvertes d'émeraudes et de perles.



Cet ouvrage est le 423<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.